

**SARTRE OU LES
AVENTURES DU SUJET**
Essai sur les paradoxes de l'identité
dans l'œuvre philosophique du
premier Sartre

Collection Ouverture philosophique
dirigée par Dominique Chateau et Bruno Péquignot

Une collection d'ouvrages qui se propose d'accueillir des travaux originaux sans exclusive d'écoles ou de thématiques.

Il s'agit de favoriser la confrontation de recherches et des réflexions qu'elles soient le fait de philosophes "professionnels" ou non. On n'y confondra donc pas la philosophie avec une discipline académique ; elle est réputée être le fait de tous ceux qu'habite la passion de penser, qu'ils soient professeurs de philosophie, spécialistes des sciences humaines, sociales ou naturelles, ou... polisseurs de verres de lunettes astronomiques.

Dernières parutions

Paul DUBOUCHET, *De Montesquieu le moderne à Rousseau l'ancien*, 2001.

Jean-Philippe TESTEFORT, *Du risque de philosopher*, 2001.

Nadia ALLEGRI SIDI-MAAMAR, *Entre philosophie et politique : Giovanni Gentile*, 2001.

Juan ASENSIO, *Essai sur l'œuvre de George Steiner*, 2001.

Réflexion sur l'Enseignement de la Philosophie, *Pour un avenir de l'enseignement de la philosophie*, 2001.

Hervé KRIEF, *Les graphes existentiels*, 2001.

Heiner WITTMANN, *L'esthétique de Sartre*, 2001.

Christian SALOMON, *Le sourire de Fantine*, 2001.

Claude MEYER, *Aux origines de la communication humaine*, 2001.

Hélène FAIVRE, *Odorat et humanité en crise à l'heure du déodorant parfumé*, 2001.

François-Victor RUDENT, *La conversation de Montaigne*, 2001.

Serge BISMUTH, *L'enfance de l'art ou l'agnomie de l'art moderne*, 2001.

Young-Girl JANG, *L'objet duchampien*, 2001.

Jad HATEM, *Hindiyyé d'Alep : mystique de la chair et jalousie divine*, 2001.

Alexandra ROUX et Miklos VETÖ (coor.), *Schelling et l'élan du « système de l'idéalisme transcendantal »*, 2001.

Claude POULETTE

**SARTRE OU LES
AVENTURES DU SUJET**
**Essai sur les paradoxes de l'identité
dans l'œuvre philosophique du
premier Sartre**

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris - FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest - HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Bava, 37
10214 Torino - ITALIE

© L'Harmattan, 2001
ISBN : 2-7475-1568-0

Liste des abréviations bibliographiques utilisées

<i>CDG</i>	<i>Carnets de la drôle de guerre</i>
<i>CM</i>	<i>Les cahiers pour une morale</i>
<i>CRD</i>	<i>Critique de la raison dialectique</i>
<i>EN</i>	<i>L'Etre et le Néant</i>
<i>ETE</i>	<i>Esquisse d'une théorie des émotions</i>
<i>FA</i>	<i>La Force de L'Age</i>
<i>IM</i>	<i>L'Imaginaire</i>
<i>LI</i>	<i>L'imagination</i>
<i>LN</i>	<i>La Nausée</i>
<i>LM</i>	<i>Les Mots</i>
<i>SG</i>	<i>Saint Genet comédien et martyr</i>
<i>S. I à S. X</i>	<i>Situations I à Situations X</i>
<i>TE</i>	<i>La Transcendance de l'Ego</i>
<i>UD</i>	<i>Une défaite</i>

Chaque fois que nous avons souligné à l'intérieur des citations, nous l'avons fait en caractères gras.

Avertissement

L'enjeu de cet essai est circonscrit à l'unité problématique d'une œuvre indissolublement philosophique et littéraire. Il s'agit de discerner en quoi les thèmes littéraires et philosophiques du premier Sartre répondent à une forme d'insécurité ontologique qui constitue une véritable culture — pour ne pas dire un culte — de la contingence existentielle. J'ai donc cherché à comprendre en quoi l'expérience, apparemment première, de la contingence était affectée d'un coefficient personnel bien mal mis en lumière par les rationalisations de l'auteur — qui guident d'ailleurs généralement la plupart de commentateurs de l'œuvre. Cette question m'amène naturellement à saisir les ramifications de la contingence à travers les *Ecrits de jeunesse*, partiellement confrontés, pour les besoins de l'analyse, aux écrits autobiographiques — essentiellement *Les Mots*.

Partir de la contingence c'est également chercher à comprendre comment cette thématique permet un aller-retour constant entre discours philosophique et projets narratifs. Par-delà l'unité thématique d'ensemble il m'a paru néanmoins essentiel d'identifier les ruptures entre philosophie et littérature. Aussi ai-je choisi de le faire en opposant le régime très contrôlé de l'image présenté dans *L'Imaginaire* avec les débordements fantasmatiques de *La Nausée*.

Il convenait ensuite d'examiner le noyau de l'ontologie pour tenter de montrer que le pacte narratif — le régime déréalisant de l'imaginaire, eût dit Sartre — affectait durablement la conception sartrienne de "la réalité humaine".

C'était s'inquiéter des impasses dans lesquelles s'aventure le sujet tel que le comprend l'auteur de *L'Être et Néant*.

Pour entrevoir les aventures du sujet en régime sartrien il n'est sans doute pas inutile de rappeler les malentendus auxquels l'auteur s'est heurté quand son ami et collaborateur des *Temps Modernes*, Merleau-Ponty lui-même, a montré quelques réserves essentielles sur ses thèses. Simone de Beauvoir a autrefois tenté de répondre aux critiques présentées dans l'essai sans concession de l'ami Merleau : "Sartre et l'ultra bolchevisme"¹.

L'un des arguments du Castor² ne peut que retenir l'attention des lecteurs habitués au langage des sciences humaines : Sartre, écrit-elle, n'a jamais réellement utilisé la notion de *sujet*. Merleau-Ponty s'invente donc un pseudo-Sartre lorsqu'il prétend pouvoir discerner les contours habituels d'un *sujet* dans les écrits philosophiques de l'auteur de *L'Être et le Néant*. Identifier le Pour-soi à un sujet c'est ignorer le terrain critique sur lequel Sartre a fondé l'essentiel de sa philosophie, c'est tout simplement oublier que *l'Ego* n'est qu'un quasi-objet. Cette dénonciation de l'Ego est en effet élaborée sur les critiques que le jeune Sartre adressa aux philosophies et aux psychologies du sujet. La conscience n'est pas assimilable à l'instance du "Je" personnel substantialisé par l'approche des psychologues, fussent-ils attachés à la notion de conscience et à une psychologie en première personne :

La philosophie de Sartre n'a jamais été une philosophie du sujet, et il n'emploie que rarement ce mot par lequel Merleau-Ponty désigne indistinctement la conscience, le Moi, l'homme. Pour Sartre, la conscience, pure présence à soi, n'est pas un sujet : "C'est en tant qu'Ego que nous sommes sujet."³ ; et "l'Ego

¹ Merleau-Ponty, *Les aventures de la dialectique*, Idées/Gallimard, Paris, 1977. "Sartre et l'ultra bolchevisme" est une remise en cause de la façon dont Sartre théorise et objective son rapport aux luttes sociales et politiques lors de la guerre froide dans *Les communistes et la paix*.

² Le Castor : nom familier de Simone de Beauvoir passé à la postérité grâce à Sartre qui lui attribua ce sobriquet quelque peu masculin.

³ EN, p. 203.

apparaît à la conscience comme un en-soi transcendant"¹. Sartre a construit sur cette base toute sa théorie du champ psychique. "Nous avons montré au contraire que le soi par principe ne pouvait habiter la conscience." "**La psyché et le Moi qui en est le pôle sont intentionnés par la conscience comme des objets**"².³ (Nous soulignons).

C'est le paradoxe (pour ne pas dire l'équivoque) du *sujet* posé comme en-soi transcendant (c'est-à-dire comme "pôle objet" de la conscience) que j'ai pris pour cible. Il est en effet remarquable que l'expulsion du sujet hors de la conscience constitue l'essentiel de la première thèse philosophique de Sartre, élaborée dès 1934 dans son essai sur *La Transcendance de l'Ego*.

Une seule prétention spéculative domine cet essai : prendre la mesure de la position de Sartre en tentant de montrer comment le souci de rompre avec "le psychologique" amènera bien vite notre auteur à s'engager sur des chemins de la liberté qui ressemblent parfois bien plus à des impasses qu'à des voies royales.

¹ EN, p. 141.

² EN, p. 148.

³ Simone de Beauvoir, "Merleau-Ponty et le pseudo Sartrisme", p. 205, in *Privilèges*, Gallimard, Les Essais, 1979.

INTRODUCTION

La littérature d'abord

C'est, semble-t-il, en 1933, lors de son séjour d'études à Berlin que Sartre parvint à développer réellement ses premières thèses philosophiques. On le sait, l'allemand et la culture germanique constituèrent l'objet de l'enseignement de son grand-père. Au moment où il entreprit ce séjour Sartre avait déjà réalisé les attentes très didactiques de Charles Schweitzer¹. Ulm l'avait en effet préparé au professorat de philosophie. L'auteur des *Mots* se montrera néanmoins fort discret sur cette "conversion philosophique". La fréquentation de Husserl et de Heidegger n'est pas un objet qui appartient au calendrier de l'autobiographique littéraire. Cette lacune étonne : après avoir été largement mobilisée dans l'intrigue de *La Nausée*, la contingence ne constitue-t-elle pas la découverte qui sous-tend la dramaturgie personnelle des *Mots* ?

L'autobiographie de 1964 ne retiendra donc prioritairement que les références littéraires compatibles avec un récit d'enfance confiné dans la culture familiale de Schweitzer. Le choix d'écrire occulte complètement la conversion à la philosophie.

Produit académique de la culture normalienne, rétrospectivement relativisée, la philosophie est donc ignorée

¹ Le grand-père maternel (Charles Schweitzer) joua le rôle de père de substitution après la disparition prématurée du père de Sartre. Charles fera l'objet des longs développements dans *Les Mots*, à tel point que Sartre le tient alors pour la référence obligée dans son rapport initial à la culture lettrée.

dans *Les Mots*. L'écrivain minimise largement son héritage universitaire. Le contenu de cet héritage est beaucoup plus librement abordé dans *Les Carnets de la drôle de guerre* où il est plusieurs fois question des influences intellectuelles et philosophiques de jeunesse. Dans *Les Mots* le procès de la mystification littéraire précoce occulte largement les références universitaires, *a fortiori*, "la conversion" à la philosophie¹.

Dans l'autobiographie littéraire le choix de l'agrégation de philosophie peut donc passer pour une simple extension du choix originel. Le travail philosophique ne serait alors qu'un élargissement secondaire du mandat littéraire ; à un détail près : la clé qui permet de comprendre la complémentarité des deux entreprises n'est pas livrée. Elle l'est d'autant moins que la distance au professorat, affichée ouvertement dans *Les Mots*, rend plus que problématique l'assimilation de la philosophie universitaire. Pourtant le parcours académique de Sartre suppose l'intégration exemplaire de l'excellence professorale. Aussi la rencontre des deux entreprises est-elle un objet qui se laisse mal appréhender en termes de choix de *l'imaginaire* : en effet, conforme à la fois à l'action de l'école et aux vœux de Charles Schweitzer, l'agrégation désigne *l'héritier*, objet de multiples dénégations dans *Les Mots*.

Tant par le choix de la langue que par son contexte de recherche universitaire, l'étude de la phénoménologie constitue une transgression de la pureté initiale d'un "mandat" qui se veut essentiellement littéraire, c'est-à-dire, par référence aux auteurs consacrés, conforme au désir de se soustraire à la condition de fonctionnaire.

¹ Jacques DEGUY a finement observé les diverses références culturelles qui furent volontairement écartées de la version définitive des *Mots* :

"Dans le domaine de la culture strictement littéraire, on notera sans trop s'en étonner, la disparition des précisions que donnent les manuscrits en matière de culture gréco-latine. C'est la culture de Khâgne et de l'École normale supérieure, que Sartre qualifiera de "très mauvaise" dans le film autobiographique tourné en 1972.

(...) Les références à la culture littéraire et à la philosophie du XXe siècle, qui indiquent davantage la culture du narrateur que celle prêtée à Poulou ou au grand-père, subissent elles aussi d'importantes réductions". (DEGUY J. "Références culturelles dans les manuscrits des *Mots*" pp. 302, in *Pourquoi et comment Sartre a écrit "Les Mots"*).

On le voit, l'élaboration rétrospective du choix de *l'imaginaire*, favorable à la thèse de l'enfant surnuméraire, ne peut qu'éviter l'exploration précise des conditions de la conversion à la philosophie.

Les réserves d'un universitaire

Anna Boschetti l'a largement mis en évidence : un universitaire du début du siècle ne peut, en toute rigueur, prétendre fournir à sa descendance une carrière d'écrivain. Un fossé sépare, dans l'imaginaire collectif, les écrivains des professeurs :

L'époque de l'affaire Dreyfus¹ est le moment où l'opposition éclate au grand jour (...) Les stéréotypes du discours sur les intellectuels depuis l'Affaire représentent les écrivains comme "héritiers" bourgeois, conservateurs, et les professeurs comme boursiers petits-bourgeois, progressistes. Aux professeurs, aristocratie du mérite, on attribue les vertus institutionnelles : la discipline, l'application, la rigueur. Aux créateurs la grâce personnelle, le génie naturel, gratuit, inexplicable, inaccessible à ceux qui ne l'ont pas reçu à la naissance. (...) La littérature reste un investissement risqué et à long terme, que ne peuvent affronter avec succès, jusqu'à conquérir une consécration incontestée, que des individus socialement privilégiés : pourvus, sinon de rentes, du moins des relations et des dispositions favorisées par une bonne naissance (comme le fait d'éprouver un sentiment d'élection et de se vouer totalement à la "vocation").²

¹ "Le statut des professeurs universitaires (note Anna Boschetti), s'est considérablement amélioré au siècle dernier, grâce à la politique républicaine d'expansion de l'enseignement. Il semble que l'agressivité envers les professeurs - dont la littérature témoigne abondamment, en particulier à partir de l'Affaire - soit due surtout à l'accroissement de leur prestige et de leur pouvoir intellectuel. Critiques fréquentant les salons, ils écrivent dans les revues les plus influentes de l'époque et contrôlent l'accès à l'Académie ; adversaires ou rivaux dans la lutte politique, ils sont devenus une présence encombrante pour les écrivains et touchent à leurs intérêts vitaux." (*Sartre et "Les temps modernes"* p. 24).

² Anna BOSCHETTI, *Sartre et "Les Temps Modernes"*, pp. 24-25.

Charles Schweitzer incarne davantage les "vertus institutionnelles" de l'aristocratie du mérite que la "grâce personnelle du génie naturel". Il a donc pu redouter, en bonne logique, l'investissement risqué que représente une carrière exclusivement littéraire. C'est sans doute pour cela que le Sartre des *Mots* accordera une importance extrême au statut d'écrivain que la situation professionnelle et familiale des Schweitzer semblait (au moins rétrospectivement) lui interdire. Fait significatif, dans la biographie officielle les réticences de Charles sont immédiatement compensées par le sentiment précoce d'élection largement entretenu par le clan complice des *femmes*. Sartre ne vivra donc nullement sa trajectoire universitaire comme une réelle promotion : il y voit tout au contraire l'accomplissement d'une destination sociale tristement prédéterminée.

Dépourvu de rentes, il ne peut prétendre accéder directement au *sacerdoce* littéraire. Petit-fils d'universitaire, il se sait voué au professorat. Aussi lui faudra-t-il exorciser rituellement ses hantises liées au destin sans grandeur de petit professeur exilé en province. Les *Ecrits de jeunesse* témoignent de cette hantise :

L'été 1922, marque un tournant, son baccalauréat en poche, assuré d'entrer en classe de préparation à l'école normale supérieure à Louis-le-Grand après les vacances, Sartre va mettre celles-ci à profit pour commencer véritablement à écrire. En effet, entrer en hypokhâgne c'est commencer la carrière à laquelle son grand-père l'a depuis longtemps destiné. Mais devenir " ce prince : un professeur de lettres" (*Les Mots*, p. 128), c'est-à-dire tout bonnement un fonctionnaire, ce n'était pas bien sûr son ambition existentielle profonde : celle-ci passe par l'écriture, et d'abord par le roman. (...) Sartre se lance donc dans un roman et prend tout naturellement pour thème sa hantise la plus tenace : et s'il allait devenir un raté, autrement dit un professeur qui n'écrit pas ?¹

¹*Ecrits de jeunesse*, Notice de *Jésus la Chouette* établie par Michel Contat & Michel Rybalka, p. 55, Gallimard 1990.

L'agressivité avec laquelle l'adolescent condamne ses misérables héros donne la mesure de l'angoisse alors liée au projet littéraire. Le vice impardonnable est moins la bêtise que la médiocrité qui, jointe à la sottise et à l'incompréhension des milieux provinciaux, se déclame à la façon flaubertienne. Jésus-la-chouette (réplique de ce professeur chahuté que Sartre a eu sous les yeux de 1917 à 1918, à La Rochelle, en quatrième), illustre fort bien l'image même de l'échec. Il assume le destin redouté du professeur raté, victime des brimades des élèves et de l'incompréhension de ses collègues. De façon analogue, le protagoniste de *L'ange du morbide*, (écrit à dix-sept ans, après *Jésus-la-Chouette*) est présenté comme un médiocre, c'est encore un professeur :

C'était un médiocre affolé par de mauvaises fréquentations. (...) Corrompu sottement par l'amitié d'arrivistes (...) qui ne croyaient guère aux théories qu'ils énonçaient. (...) Il cherchait des idées fortes avec la patiente application des pauvres d'esprit. (...) Il prenait le plus souvent celles des autres, avec une parfaite innocence, les rapetissait d'ailleurs à sa taille. (...) Il commençait à se faire un nom dans les revues d'avant-garde, lorsqu'il fut nommé professeur de sixième A, à Mulhouse. Lui-même s'admirait beaucoup. Il eut le malheur de lire de ses vers à ses élèves, de bonnes brutes alsaciennes, il se fit chahuter, reçut plusieurs encriers sur la tête, s'aigrit, s'attrista et vint dorloter aux grandes vacances sa mélancolie dans le calme et frais silence des hauteurs vosgiennes.

On l'aura compris, Sartre adolescent utilise l'arsenal réaliste de ses ressources littéraires¹ pour transcrire l'expérience de la violence lycéenne qu'il vient de connaître à La Rochelle².

¹ Michel RYBALKA et M. CONTAT, l'ont souligné : *Jésus la Chouette* constitue un pastiche de *Madame Bovary*, "Notice", p. 56, *Ecrits de jeunesse*.

² Il est, en effet, clair que la violence provinciale qui ponctue ce premier roman illustre parfaitement la découverte des brimades dont le jeune Sartre fut victime à La Rochelle : "Victime lui-même de brimades de la part de ses camarades de classe qui le rejettent comme "étranger du dehors", comme parisien maniéré, il s'est senti une solidarité ambiguë avec le professeur persécuté, et il s'est joint aux persécuteurs pour ne pas en être victime. Il en a éprouvé de la honte, du remords et un secret plaisir. En un mot, à douze ans, il a fait l'expérience du mal." (Notice, *Jésus la Chouette*, p. 55, EDJ.)

Mais il est clair que les protagonistes qu'il condamne incarnent en 1922 l'image d'un destin haï. En ce sens ces œuvres d'adolescence constituent selon la formule d'Anna Boschetti "des conjurations rituelles" de la carrière professorale désormais *inévitabile*. De ce point de vue tout oppose Sartre à Simone de Beauvoir :

J'ai dit déjà que malgré les apparences ma situation était tout à fait différente de la sienne. Passer l'agrégation, avoir un métier en main, pour lui (Sartre) ça allait de soi. Moi, en haut de l'escalier de Marseille, j'avais eu un éblouissement de plaisir : il ne me semblait pas subir mon destin, mais l'avoir choisi. La carrière où Sartre voyait s'enliser sa liberté n'avait pas cessé de représenter pour moi une libération.¹

Anna Boschetti rappelle que dans le contexte historique, Sartre et Nizan, jeunes normaliens liés par leur commune vocation, chercheront à conforter leur prétention littéraire en se trouvant d'illustres prédécesseurs qui ont réussi leur conversion de normalien en écrivain. Parmi eux figure en très bonne place Giraudoux. De telles réussites leur serviront de référence exemplaire, permettant d'espérer une conversion réussie, elle-même favorable à l'accentuation apparente de la distance culturelle à l'égard de leur propre formation académique :

(Le professorat était) une façon de vivre qui nous dégoûtait, en quelque sorte. Parce que pour Nizan et moi c'était le métier. Et puis il y avait l'art. Nous écrivions... Le professorat nous dégoûtait. On se disait : "Bon, on sera professeur en province, pendant vingt ans, on épousera une femme en province..." On se faisait un petit drame lyrique pour se plaindre. Et c'est après, quand on a appris que quelques professeurs avaient donné des livres, que nous avons changé. Mais vraiment on n'était pas content à l'idée d'être professeurs.²

Simone de Beauvoir témoigne de la constance de l'investissement total de Sartre dans son *mandat* littéraire. A

¹ *La force de l'âge*, p. 244.

² Sartre, texte du film réalisé par A. Astruc et M. Contat, Gallimard 1977, p. 48.

l'issue de son parcours de normalien, Sartre n'a naturellement pas renoncé à ses projets, tout au contraire. Il semble alors mettre à profit sa nouvelle légitimité universitaire pour en refuser tant le caractère académique que sa destination professionnelle, selon une logique de distinction culturelle finalement conforme à la culture normalienne. La distance revendiquée à l'égard de la culture institutionnalisée, le dédain du métier auquel elle donne accès, la dénonciation de ses servitudes et de ses routines, constituent, on le sait, les caractéristiques distinctives des authentiques héritiers¹ :

Il ne comptait pas, certes, mener une existence d'homme de cabinet ; il détestait les routines et les hiérarchies, les carrières, les foyers. (...) Il ne deviendrait jamais un père de famille (...). Avec le romantisme de l'époque et ses vingt-trois ans, il rêvait de grands voyages. (...) Il ne s'enracinerait nulle part, il ne s'encombrerait d'aucune possession : non pour se garder vainement disponible, mais afin de témoigner de tout. (...) L'œuvre d'art, l'œuvre littéraire était à ses yeux une fin absolue, elle portait en soi sa raison d'être, celle de son créateur et peut-être même — il ne le disait pas, mais je le soupçonnais d'en être persuadé — celle de l'univers entier. (...) Ce qu'il appelait son "esthétique d'opposition" s'accommodait fort bien de l'existence d'imbéciles et de salauds, et même l'exigeait : s'il n'y avait rien eu à abattre et à combattre, la littérature n'eût pas été grand-chose.²

On reconnaîtra au passage l'ensemble des thèmes littéraires qui fournissent les matériaux de *La Nausée*, à commencer par la reprise critique du thème cher à Malraux des grands voyages et de l'aventure, en passant par le déracinement de Roquentin et par la méditation sur l'autosuffisance des formes esthétiques opposées à la gratuité et à la contingence de l'existence nue.

¹ A ceci près que Sartre, en renouvelant les exigences de son mandat, après sa réussite de normalien, se montre plus proche qu'il n'y paraît de la tradition spirituelle issue de sa culture familiale, républicaine et protestante. Ce point nous amène à relativiser les analyses qui tendent à voir dans la réussite exemplaire de Sartre l'effet exclusif de la culture normalienne.

² *Mémoire d'une jeune fille rangée*, pp. 484-485, Gallimard, Livre de poche.

Reste à comprendre pourquoi Sartre n'a pas choisi de réaliser son mandat littéraire en devenant tout simplement "ce prince : un professeur de Lettres"; Jean-Paul semble avoir retenu une leçon essentielle de son tout premier maître, campé parodiquement en grand prêtre de la culture : la littérature, si précieuse soit-elle, n'est qu'une des provinces de la culture lettrée, elle n'épuise nullement les questions métaphysiques susceptibles de fournir une compréhension complète du monde. On peut admettre que, parvenu en khâgne, Sartre était prédisposé à découvrir avec enthousiasme les enseignements du bergsonisme.

COMMENCEMENTS

1. "Conversion" à la philosophie

À la question très directe de M. Contat : "Pourquoi vous orientez-vous vers la philosophie plutôt que vers la littérature ?", Sartre répond très spontanément, (dans le film d'Alexandre Astruc) en évoquant l'importance de Bergson et particulièrement de *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*. Dans cette évocation *orale* Sartre s'expose néanmoins à rationaliser rétrospectivement un choix qui vient tout naturellement confirmer l'orientation ultérieure de sa philosophie. Observons de plus près la réponse précise de Sartre :

Quand je suis entré en khâgne, nous avions un professeur qui était infirme, qui s'appelait Colonna d'Istra. Il nous a donné comme première dissertation "le sentiment de durer. Je dis "durer" et non pas de "durée". Alors j'avais lu le livre de Bergson, *l'Essai sur les données immédiates de la conscience*, et là j'avais été saisi. Je m'étais dit : "mais c'est formidable la philosophie, on vous apprend la vérité". Remarquez que c'est un livre qui a une tendance concrète, malgré tout, puisqu'il essaye de décrire concrètement ce qui se passe dans une conscience. **Et je pense que c'est ça d'ailleurs qui m'a orienté vers l'idée de conscience**, telle que je l'ai à présent (...) Je n'aimais pas ce professeur, mais devant la vérité descendue du ciel comme ça, dans un livre, je me suis dit : "Mais il faut en faire descendre d'autres !" La philosophie est devenue une chose qui m'intéressait profondément. Je n'ai quand même pas été un bon élève chez Colonna d'Istra, je devais être 7^e ou 8^e. Mais enfin j'ai senti que c'était ça qu'il fallait que je fasse. L'année précédente, au contraire, ou plutôt deux ans avant, en classe de philo, je ne comprenais même pas comment on pouvait être philosophe. **J'ai toujours été écrivain d'abord, et puis**

philosophe, c'est venu comme ça. D'ailleurs il y a eu toute une époque où elle (Simone de Beauvoir) me déconseillait de passer trop de temps à la philosophie, disant : "Si vous n'êtes pas doué n'en faites pas !". **C'est très simple** c'est devenu une vocation à partir de Bergson, c'est -à-dire que j'ai senti le besoin de faire ça, tout en ne sachant pas très bien quel rapport il y avait entre philosophie et littérature.¹ (Nous soulignons).

Trois points retiendront notre attention.

1. Sartre revendique l'antériorité de sa passion littéraire en laissant entendre que sa conversion à la philosophie s'est faite tardivement mais de façon naturelle : "J'ai toujours été écrivain d'abord, et puis philosophe, c'est venu comme ça". Ne considère-t-il pas rétrospectivement, sans précaution oratoire, qu'il était écrivain bien avant d'entrer en Khâgne ? Propos paradoxal : Sartre sous-estime sa propre trajectoire intellectuelle et scolaire. Ce propos se double d'une éლისion étonnante des procédures spécifiques d'accès au statut officiel d'écrivain. J'ai toujours été écrivain d'abord... Sartre aurait-il réussi ce coup de force d'avoir "toujours déjà" bénéficié de son entrée officielle en littérature ? Il est d'ailleurs singulier de voir ici l'auteur de *L'Être et le Néant* s'attribuer d'emblée une identité originelle rêvée en soulignant la quasi naturalité et la simplicité de son accès personnel à la philosophie.

2. Si l'on s'en tient aux remarques rapides de la séquence que nous avons citée, cette conversion n'a rien d'un accident de parcours : ce ne sont pas les notes obtenues en philosophie ni le charisme de l'enseignant qui expliquent la conversion. Elle paraît donc indissociable du contenu spécifique de l'essai sur les données immédiates de la conscience.

3. La reconstitution sommaire du choix de la philosophie obéit alors à la survalorisation exclusive du contenu thématique du texte de Bergson. Cette élaboration a l'avantage de rationaliser le choix de la philosophie en le plaçant d'emblée sur le plan d'un contenu de savoir homogène aux thèmes dominants

¹ *Sartre*, un film d'Alexandre Astruc et de Michel Contat, Gallimard, (1977).

de la philosophie ultérieure de Sartre. L'allusion précise aux *Données immédiates de la conscience* permet alors de justifier, après coup, l'orientation ultérieure de l'entreprise philosophique. L'attention exclusive au contenu d'un texte, censé répondre à la question du choix de la philosophie, permet d'évacuer les pistes moins conformes à sa *rationalité*. Bergson ne rend nullement compte de la fascination qu'exercèrent sur le jeune Sartre les mythes, les légendes et les contes. On sait pourtant quelle importance auront les allégories philosophiques dans les premières tentatives de Sartre. Et il n'est plus nécessaire ici de souligner l'impact des mythes dans la dramaturgie sartrienne.

Renouveler la littérature

Dans un entretien accordé à John Gerassi, Sartre, plus téméraire que dans les propos que nous venons de citer, entend se saisir du rapport entre philosophie et littérature. L'absence de lien entre les deux vocations disparaît : la philosophie y devient la condition de possibilité du *renouvellement* de la littérature. L'auteur y souligne alors que dans sa phase initiale, cette conversion n'était pas *complètement* philosophique :

Je ne voulais pas être philosophe. J'entends par philosophe quelqu'un qui écrit des livres de philosophie, parce que j'ai très vite compris que la littérature, si elle devait continuer, elle **devait prendre en elle toutes les connaissances nouvelles que l'on pouvait avoir. Donc il fallait qu'elle s'appuie sur la philosophie.** Alors pendant très longtemps, j'ai fait de la littérature et étudié la philosophie. (Nous soulignons).

C'est maintenant *la distance* à la littérature, permise par l'étude de la philosophie, qui est invoquée comme facteur de renouvellement de la littérature elle-même. Et Sartre n'hésite pas à souligner qu'il a *très vite* compris en quoi la philosophie devait être l'instrument de ses projets littéraires. On devine ici que les connaissances, censées enrichir et renouveler l'écriture, devront entrer en connivence avec un projet essentiellement narratif. Mais la "médiation lourde" que représentent toutes les connaissances réputées nouvelles peut être réinterprétée à la lumière des *Mots*, comme une reprise personnelle (symétrique

mais *apparemment* inverse) de la distance fortement critique que Charles Schweitzer a réellement montré à l'endroit de la littérature¹.

Nous avons souligné ailleurs que dans *Les Mots* Charles manifeste apparemment une distance à la littérature digne de son sacerdoce indissolublement didactique et spirituel, expression vivante de la tradition culturelle d'un clerc protestant acquis à l'Esprit. De façon symétrique, le jeune Sartre ne saurait se résoudre à s'en tenir à des études littéraires. Il entend, dans une logique distinctive de renouvellement, assimiler la nouveauté. La distance à la littérature est présentée selon une modalité didactique et académique assez exemplaire : il s'agit de créer en mobilisant *toutes* les connaissances nouvelles. Sur ce point, l'incidence du modèle *universitaire* est évidente. Dès lors, le salut littéraire devient désir de totalisation. Point de salut sans un détour par *toutes* les connaissances. Il s'agit de prendre ses distances à l'égard de la littérature *ignorante de ses propres présupposés*, façon toute personnelle de se déprendre de l'illusion romanesque, sans renoncer pour autant au salut littéraire. En outre, cet usage résolument littéraire de la philosophie constitue à lui seul une mise à distance non moins significative d'une carrière philosophique conforme à sa destination professorale et universitaire. Reste à préciser quelles *nouvelles* connaissances et quelle région *particulière* de la philosophie Sartre choisira d'investir. La réponse, généralement admise par les commentateurs attentifs aux premiers écrits de Sartre, est connue : le *Factum sur la contingence*, très longuement remanié, constituerait le projet sartrien de renouvellement de la littérature.

¹ Rappelons que J. Lecarme a souligné, après avoir consulté les écrits de Charles Schweitzer, "qu'il ne cesse de lutter contre une mystique de la littérature, et la superstition des bibliothèques, qu'il assigne à cet enseignement (des langues) une utilité pratique. (...) Dans sa thèse, sur la vie et les œuvres de Hans Sachs 1887, on est surpris de le voir analyser avec beaucoup d'esprit critique cette "littérature, tantôt purement didactique tantôt chagrine et mondaine" qu'il définit comme la littérature de la bourgeoisie".

Les "connaissances maîtresses"

Pourtant, l'entretien accordé à John Gerassi comporte une élimination étonnante de l'impact de la philosophie enseignée. Sartre n'hésite pas à assimiler, sans s'en expliquer, les nouvelles connaissances à l'étude de la philosophie. Cette appréciation est marquée par un lieu commun de l'enseignement philosophique (que Sartre assimile parfois à un trait d'orgueil) il s'agit de la volonté affichée de dépasser les champs régionaux des connaissances positives, toujours cantonnées dans une région d'être déterminée. Ce trait est en effet une des constantes du discours philosophique officialisé et répercuté par l'enseignement. Il entre en connivence avec la recherche de l'absolu, d'un accès à l'inconditionné. On se souvient à ce propos d'un passage significatif du *Carnet XII* : il y est question de la "captation" esthétique-philosophique de l'expérience du monde :

Je suis, moi individu, en face de la totalité du monde et c'est cette totalité que je veux posséder en tant que *connaissance*. Mon ambition est de connaître *à moi tout seul* le monde, non dans ses détails (science) mais comme totalité (métaphysique). Et pour moi la connaissance a un sens magique d'appropriation. (...) Cette possession consiste essentiellement à capter les sens du monde par des phrases. Mais à cela la métaphysique ne suffit pas ; il faut aussi l'art.¹ (Nous soulignons).

En reprenant implicitement à son compte la volonté d'appropriation *solitaire* de la totalité (métaphysique) du monde, Sartre, sous couleur de renouvellement de la littérature, affiche implicitement l'impact décisif de sa culture normalienne. Ce propos serait anecdotique s'il n'était lui-même relayé par une pratique d'écriture qui commença précisément à s'essayer, sinon à propos de toutes les connaissances nouvelles, du moins à l'occasion d'un recyclage personnel des mythes, des légendes, et des contes à portée philosophique.

Ce fameux désir de possession du monde est assez longuement présenté dans *Les Carnets*. La citation précédente est tirée d'un passage où Sartre s'interroge sur son *manque* total

¹ CDG, p. 487.

du sens de la propriété (il y rappelle même ses vols pour mieux souligner son indifférence au caractère sacré de l'argent). C'est que la propriété a d'abord été soigneusement comprise comme possession magique : celui qui possède est primitivement possédé *dans son être* par ce qu'il possède. "L'homme est lié métaphysiquement à sa propriété par un rapport d'être". Le renoncement ostensible à la possession est explicitement thématiquement comme refus spontané de se doter de propriétés stables susceptibles de renvoyer à une substantification de soi. Sartre aurait donc rompu le lien *métaphysique* de possession matérielle. Ce divorce originel se métamorphose en refus de symboliser le monde tout entier dans des biens particuliers. Traits par lesquels Sartre rappelle implicitement son refus viscéral des héritages, fussent-ils légitimes.¹

¹ Toutefois, dans le même passage, Sartre s'identifie volontiers à son grand-père, Charles Schweitzer :

"L'argent qui coulait dans la maison chaque mois, avec la monotonie réglée du flux menstruel, semblait à mon grand-père sans rapport direct avec le travail qu'il fournissait. Et, de fait, une amélioration de la qualité de ce travail ne lui eût pas été payée. Il mettait si bien son honneur, d'ailleurs, à enseigner **par mission sacerdotale**, qu'il oubliait tout à fait le rapport de ce travail à ses émoluments. (...) Il se promenait avec des pièces d'or pêle-mêle dans ses poches, sans même soupçonner la quantité d'or qu'il transportait. (...) Universitaire **comme lui**, je n'ai jamais eu l'impression de gagner de l'argent. Mon métier me paraît une obligation sociale gratuite, parfois amusante, souvent ennuyeuse, mais sans rapport avec l'argent qu'on me donne à la fin du mois. (...) Ça ne compte pas, c'est comme l'air que je respire où l'eau que je bois. Là encore je n'ai pas de *racines*". (CDG, pp. 484-485, nous soulignons)

Entendons-nous : Sartre justifie son absence du sens de la propriété en se constituant en héritier de son grand-père. Mais s'agit-il, comme il le dit, de faire jouer le privilège du fonctionariat ou bien de débusquer un trait particulier prêté à Charles Schweitzer ? Ce n'est finalement pas le fonctionariat qui sera retenu dans la suite du texte, mais bien l'attitude *singulière* de Charles puisque Sartre enchaîne en insistant sur l'insuffisance de l'explication :

"Car cette explication ne saurait suffire et il ne manque pas de fonctionnaires, fils de fonctionnaires, qui ont le goût du chez soi, le goût de la possession. C'est même la règle". (CDG, p. 486).

Étonnante façon d'inflirmer ce qui vient d'être avancé : si la règle veut que les fils de fonctionnaires soient attachés à la propriété, il faut alors admettre que Charles Schweitzer, fils d'instituteur alsacien, est *original*. C'est sur ce trait qui marque la rupture du lien de possession que Sartre, dans ce passage particulièrement retors, convoque ses racines. Mais le propos est alors plus

La contingence et ses doubles

Préparée de longue date (si l'on en croit *Les Mots*) la contingence existentielle sartrienne (qui n'aurait d'abord rien d'abstrait) correspondrait à son expérience première d'enfant sans père. C'est dire, comme le souligne la notice de la *Nausée*, que ce thème s'imposa à Sartre *avec nécessité* ! La contingence a en effet cet avantage de permettre à Sartre et à ses commentateurs de relier rétrospectivement l'essentiel de son projet littéraire originel à son enfance ; quand bien même l'élaboration conceptuelle et littéraire du *Factum* supposerait une lente appropriation philosophique et une interprétation récurrente des données autobiographiques.

Pour comprendre la genèse relationnelle et affective de la fameuse notion de contingence, son évidence intuitive et existentielle, il est impossible de l'abstraire des blessures narcissiques que Sartre accuse dans les différents trios qu'il a

complexe qu'il n'y paraît, car Sartre note, dans *Les Mots*, que Charles, fidèle à la France, fut condamné à un déracinement particulier : celui que lui imposa finalement l'annexion de l'Alsace natale par l'Allemagne. L'absence du sens de la propriété, soigneusement référée à l'image de Charles, suppose une désappropriation territoriale *inaugurale* constitutive de la lignée maternelle — la seule qui préoccupe réellement Sartre. Dès lors, la légèreté si souvent exploitée par Sartre, recouvre la revendication d'une sorte de pastorale du déracinement. Nul doute que le salut individuel suppose l'appropriation paradoxale d'un lieu symbolique, préservé et distinctif, qui se veut non réductible à une parcelle du monde, c'est-à-dire marqué par le renoncement aux ombres tièdes d'un chez soi singulier. C'est sur cette "impropriété mondaine" que Sartre cherchera à établir le processus *libérateur* de la pensée.

Mais ce retour sur soi est encore plus enchevêtré : si Charles Schweitzer vient fournir l'image même de la rupture du lien de possession c'est qu'il est tout entier "capté" par un sacerdoce sans prix. Thème qui illustre la version sacerdotale de sa mission universitaire. Or, symétriquement, que dit Sartre sur lui-même ?

"Mais pour trouver la véritable explication il faut malgré tout en venir à cet être-dans-le-monde qui chez moi, comme chez tout homme, dépasse vers la solitude sa situation historique".

Vers quelle solitude ? Celle d'un *dépossédé*, de celui qui ne désire posséder le monde ni en la personne des objets ni dans les détails positifs de la science, mais comme totalité métaphysique. La philosophie sera donc l'instrument qui devra satisfaire un désir de totalité (et de toute-puissance) qui vient répondre à une dépossession *originelle*. Thème qui nous renvoie directement à l'expérience de la *contingence*.